



HAL
open science

L'été. Rose et lucane cerf-volant, Hector Giacomelli

Axel Hohnsbein

► **To cite this version:**

Axel Hohnsbein. L'été. Rose et lucane cerf-volant, Hector Giacomelli. Alain Montandon. L'Insecte dans tous ses états, Presses universitaires Blaise Pascal, <https://www.sudoc.fr/264780663>, 2022, 238377040X. hal-04786786

HAL Id: hal-04786786

<https://hal.science/hal-04786786v1>

Submitted on 16 Nov 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



L'Été. — Rose et Lucane Cerf-volant. — Composition inédite de M. Giacomelli.

*L'été. Rose et lucane cerf-volant, Hector Giacomelli*¹

Axel Hohnsbein – université de Bordeaux – UMRU SPH

La saison d'été a été symbolisée dans la composition ci-jointe, par une belle rose épanouie, et un des plus remarquables scarabées de la saison, le Lucane cerf-volant. Nous ne dirons rien de la fleur, mais nous accompagnerons le dessin de M. Giacomelli de quelques détails sur l'insecte.

Les *Lucanes*, ou les *Cerfs-volants*, sont remarquables par leurs énormes mandibules, crénelées avec une forte dent au milieu. « L'usage de ces énormes appendices, qui simulent un bois de cerf, est mal connu ; ils n'existent, dit M. Maurice Girard, que chez les mâles ; la femelle ou *biche* ne les offre qu'à l'état ordinaire. Ils peuvent serrer la peau jusqu'au sang et soulever un poids considérable. Linné dit qu'un éléphant qui aurait une force proportionnée à celle d'un Lucane, ébranlerait une montagne. Leurs mœurs sont douces, ils sucent avec délice, au moyen de leurs mâchoires, en forme de houppe, les liqueurs qui suintent des crevasses des chênes. Ils mangent aussi les feuilles de ces arbres. Ils sont très friands de miel, et on prétend qu'ils peuvent s'appriivoiser. Swammerdam, dit-on, en avait un qui le suivait comme un chien quand on lui présentait du miel. »

La Nature, deuxième semestre 1882, p. 74.

Présentés le 1^{er} juillet 1882 dans les pages de *La Nature*, les lucanes d'Hector Giacomelli sont représentatifs de la haute qualité que vise le périodique, tant dans le texte que dans l'illustration, mais ils révèlent aussi les ambiguïtés du pittoresque en matière de vulgarisation scientifique.

Dès sa fondation en 1873, *La Nature* insiste sur l'importance de proposer des images qui soient aussi exactes que belles : « Quel inconvénient y aurait-il à embellir une figure de science ? pourquoi ne serait-elle pas une œuvre d'art si elle ne cesse d'être exacte et sérieuse ? », demande Gaston Tissandier dans sa préface au tout premier volume. Maintes fois posées dans les textes liminaires de la concurrence, ces formules ne relèvent généralement guère que de la question rhétorique, la presse de vulgarisation scientifique n'ayant jamais eu les moyens de faire appel à des artistes connus. *La Nature* est cependant le premier périodique à pouvoir poser sérieusement la question : doté d'un comité rédactionnel prestigieux, il bénéficie de l'appui financier de l'éditeur Masson, qui se spécialisait jusqu'alors dans les ouvrages scientifiques à l'usage d'un public savant. Vendu 50 centimes le numéro, soit deux à trois fois le prix de la concurrence, *La Nature* s'adresse à un public ayant les moyens de payer chaque semaine un tarif élevé pour une qualité superlative.

Un tel contexte favorise le recours à des auteurs et illustrateurs inédits dans ce type de corpus : artiste connu, Hector Giacomelli représente de ce point de vue l'aboutissement des idéaux esthétiques de *La Nature*. Il est probablement, avec Robida et Henriot, l'artiste le plus connu à avoir produit des illustrations pour le périodique. Si l'on ignore tout du contrat qui a pu le lier à *La Nature*, sa collaboration sera durable mais il produira relativement peu : entre 1879 et 1886, il proposera 21 illustrations, la grande majorité d'entre elles relevant de l'ornithologie, son domaine artistique d'élection. Passé toutefois une première série de nids d'oiseaux, sa production inclura quelques insectes, que l'on peut par exemple retrouver dans une brève série illustrant les quatre saisons². Probablement choisis parce qu'ils se reproduisent autour de juillet, les lucanes symbolisent donc l'été. Les autres saisons mettent en scène des papillons (printemps), des escargots (automne) et des grillons (hiver).

La qualité de la gravure est sans faille : le dessin de Giacomelli est interprété par l'un des graveurs habituels de *La Nature*, E. A. Tilly, la précision du trait et la richesse des contrastes dépassant très largement ce que peut produire la concurrence. Le lecteur est déjà

¹ Nous remercions le Conservatoire numérique des arts et métiers pour son autorisation de reproduction.

² La liste complète des illustrations d'Hector Giacomelli est présentée sur notre carnet de recherche : <https://lasciem.hypotheses.org/221>

habitué à ce niveau de qualité : les lucanes font suite à sa longue série de nids d'oiseau, tous imprimés sur une pleine page et accompagnés de textes rédigés par un ornithologue réputé, Émile Oustalet. Pour cette première série, le rédacteur et l'illustrateur bénéficient chacun d'un prestige comparable. Preuve de l'importance de Giacomelli pour *La Nature*, son nom est souvent mentionné dans les légendes et parfois même dans le corps du texte, honneur dont les illustrateurs habituels ne bénéficient pas. La série des saisons introduit cependant un changement important : alors même que l'image occupe toujours une pleine page, le texte est très bref et anonyme. Le déséquilibre en faveur de l'image est flagrant. Fait exceptionnel pour *La Nature*, ces illustrations prennent dès lors une valeur nettement décorative, la relation même de la légende et de l'image insistant sur la valeur poétique et non plus scientifique de l'image.

Court, anonyme et empruntant principalement son propos à l'entomologiste Maurice Girard, le texte souligne la difficulté que peut éprouver le rédacteur à rendre cette image scientifique, et pour cause : si l'image ne ment pas, le symbolisme même de son décor l'éloigne de la vérité scientifique, le lucane étant plutôt connu pour fréquenter les arbres morts. De même, si le choix des roses est ouvertement motivé pour sa valeur symbolique, il sert aussi une intention esthétique : aux formes aiguës de l'exosquelette du scarabée répondent les épines et les feuilles pointues des rosiers ainsi que la touffe d'herbes folles de l'angle inférieur gauche. *La Nature* étant intégralement publié en noir et blanc, Giacomelli et Tilly pensent aussi en termes de contrastes, l'image étant fortement polarisée : la partie supérieure de l'image est plutôt sombre, ce qui valorise les tons clairs de la rose, tandis que la partie inférieure est d'un gris léger, la noirceur profonde du lucane accrochant inévitablement le regard. Enfin, et peut-être est-ce là que Giacomelli embarrasse le plus le rédacteur, la composition même de l'image repose aussi sur la polarisation des objets, toujours doublement représentés : deux boutons de rose, deux roses ouvertes, deux lucanes, deux touffes d'herbes folles soigneusement placées pour augmenter l'idée que le lucane le plus visible est totalement cerné. Ses possibilités d'avancer son condamnées, l'illustrateur se plaisant à boucher tous les points de fuite, une branche épineuse venant séparer de ses six feuilles les parties haute et basse de l'image. Dès lors, étrangement dégagé et visible, le terrain occupé par le lucane devient un ring sur lequel un affrontement est sur le point d'avoir lieu : Giacomelli lève toute ambiguïté en valorisant les gigantesques mandibules du second scarabée, attribut typique des mâles de cette espèce. Pour résumer simplement, cette image ne donne pas tant à observer un spécimen qu'à imaginer une histoire. Et malgré la présence des roses, il ne s'agit pas d'une histoire d'amour, les épines ayant finalement plus de valeur pour caractériser la scène que la fleur elle-même. L'image engendre son propre discours, de nature plus ouvertement littéraire, entravant dès lors la plume du vulgarisateur.

Symbolique et romanesque, cette illustration est un chef-d'œuvre à l'échelle de *La Nature*. Il n'en demeure pas moins que, dans l'ensemble, la collaboration de Giacomelli avec le périodique demeure problématique : alors même que la haute qualité de ses illustrations – dont l'exactitude morphologique est indiscutable – réalise totalement les vœux formulés par Gaston Tissandier dans la préface du premier volume, le statut même de l'artiste semble occasionner le déraillement de la démarche vulgarisatrice. Un artiste reconnu peut-il contribuer à un périodique de vulgarisation scientifique sans en altérer la rigueur scientifique ? Très clairement, oui, lorsque l'écrin est à la hauteur du joyau – l'association de l'ornithologue Oustalet et de Giacomelli en étant un superbe exemple ; très clairement, non, dès lors qu'il n'y pas équivalence des statuts. Sans « grand » texte pour l'enserrer, l'illustration produite par l'artiste dévore la page et corrompt la démarche vulgarisatrice : dans *La Nature*, un tel événement prend des allures de grandiose accident ; mais chez des concurrents moins fortunés, la présence d'œuvres d'artistes dénote presque toujours une démarche de remploi bien souvent déloyale et, la plupart du temps, hors sujet. Par la suite, Giacomelli offrira moins d'illustrations à *La Nature*, puis plus du tout ; il sera progressivement remplacé par l'illustrateur Armand-

Lucien Clément, qui livrera des années durant des représentations d'insectes solides et charmantes. Dans sa façon même de traiter l'illustration naturaliste, et alors même que le périodique présente perpétuellement un très haut niveau de qualité graphique, *La Nature* semble clairement répondre que la présence d'artistes reconnus peut être un idéal, mais que, pour le maintien d'une ligne éditoriale claire, mieux vaut ne pas l'atteindre.